

Les Aventures de Tintin : Le Secret de la Licorne **de Steven Spielberg**

La rédaction de la revue *Hergé au pays des Helvètes* a eu le privilège de voir le film de Steven Spielberg en avant-première, lors d'une projection de presse à Lausanne le 19 octobre dernier. Si l'on ne retrouve pas toujours la finesse des albums, le cinéaste américain, loin de décevoir les espoirs, rend un vibrant hommage à l'œuvre d'Hergé tout en apportant sa patte au monde revisité de Tintin. Et touche sa cible : un grand public familial, où ni les enfants du XXI^e siècle, ni les aficionados du reporter « jeunes de 7 à 77 ans » ne sont écartés.

Dès les premières secondes, le générique séduit, surprenant, d'une esthétique magnifiquement stylisée, un brin surréaliste (belge), à la fois résolument moderne et délicieusement surannée. Des images à la limite de l'abstraction, servies par une musique facétieuse et enjouée de John Williams, qui sonne juste, très éloignée des thèmes grandiloquents que la bande-annonce laissait présager : d'emblée, les attentes sont déjouées et le mystère vient nous chercher à domicile. À domicile aussi, la scène d'ouverture, puisqu'elle se déroule, comme dans l'album d'Hergé, au Vieux-Marché de Bruxelles. Nous sommes donc en terre de connaissance, si ce n'est peut-être cette agaçante touche musette de la bande-son, connotation parfaitement européenne pour les Américains, trop parisienne pour les Européens. Mais l'important est ailleurs. Spielberg profite de cette brocante initiale pour jouer franc jeu, et tout de go témoigner de son admiration pour Hergé : à défaut d'avoir pu rencontrer le dessinateur avant sa disparition en 1983, il le ressuscite parmi les marchands, en train de portraiturer notre reporter avec son trait inimitable. Cette citation explicite de la célèbre ligne claire augure de l'étendue de l'hommage que constituera toute la suite du film.

Plus qu'une simple transposition du *Secret de la Licorne* au cinéma, l'adaptation de Spielberg s'impose en effet comme une véritable redécouverte des albums dessinés par Hergé. « Des albums », au pluriel, car ce long métrage (qui porte bien son titre générique : *Les Aventures de Tintin*) associe en réalité au *Secret de la Licorne* de nombreuses scènes tirées du *Crabe aux pinces d'or* et la fin du *Trésor de Rackham le Rouge*. Un tel scénario, très fourni, qui condense trois intrigues, implique naturellement une série de réaménagements, mais il met également en évidence la cohérence de la série créée par Hergé, en particulier la quête identitaire du capitaine Haddock : l'épave alcoolique du *Crabe aux pinces d'or*, qui s'oublie dans le whisky, devrait son état piteux à la perte de son passé et vice-versa. Grâce à Tintin, il part sur les traces de son ancêtre François de Hadoque, à la recherche de sa propre histoire. Le trésor lui-même n'est plus qu'un prétexte, ou une métaphore de ce trésor autrement plus précieux qu'est la connaissance de son identité. Cette dimension psychologique n'est pas absente dans les bandes dessinées d'Hergé, mais elle y est plus discrètement distillée ; le condensé scénaristique du film lui donne une évidence frappante, par ailleurs centrale dans toute la production d'un Steven Spielberg hanté par la question des origines¹.

Patent dans les épisodes directement repris des *Aventures* adaptées, l'hommage « aux albums » se montre encore plus présent, paradoxalement, dans plusieurs séquences imaginées pour les besoins du film. Dans ces scènes en apparence inédites (infidélité ! crieront certains), le cinéaste et ses scénaristes se sont en

¹ Voir à ce sujet *Hergé / Spielberg. Quand deux univers se rencontrent* de Laurent Malbrunot, Pascal Galodé Éditeur, 2011.

réalité ingénierés à exploiter au maximum des possibles narratifs amorcés ou suggérés par Hergé au fil des aventures de Tintin, mais que lui-même n'avait pas développés, ou d'une façon différente. Sans trop dévoiler ces parties nouvelles de l'histoire, on peut révéler qu'elles font notamment écho à des planches mémorables du *Sceptre d'Ottokar*, de *L'Affaire Tournesol*, et même de *On a marché sur la Lune* ! En cherchant bien, une scène avec un drôle d'oiseau (on n'en dira pas plus : *botus et mouche cousue*) nous rappelle à la fois le condor du *Temple du Soleil* et la pie voleuse des *Bijoux de la Castafiore*... Plus fondamentalement, on apprécie le rôle totalement revu et augmenté de Sakharine, promu descendant de Rackham le Rouge et propriétaire de Moulinsart. Trahison ! maugréeront les mêmes. Et pourtant, ce développement judicieux du personnage réalise intelligemment, en la déconstruisant et en la transposant, une hypothèse qui reste embryonnaire et à l'état de gag dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, et donne à l'antagonisme avec Tintin et le capitaine une profondeur prometteuse, malheureusement desservie par un manichéisme trop simpliste.

Même constat pour les décors : au-delà des lieux du *Secret de la Licorne* et du *Crabe aux pinces d'or*, l'équipe graphique s'est littéralement imprégnée des albums d'Hergé. Le film est truffé d'allusions que parfois seul le lecteur assidu saisira, comme le titre d'un journal recueilli par Tintin : *Le Petit Vingtième*, ou encore la statue monumentale de Tapiocapolis (*Tintin et les Picaros*), exportée pour la cause à Bagghar, dans le palais intégralement inventé d'Omar Ben Salaad. Et l'on pourrait multiplier les exemples : la sincérité de l'hommage à Hergé ne fait aucun doute. Tant et si bien qu'à défaut d'être un chef d'œuvre pour cinéphiles, *Les Aventures de Tintin* n'en supportent pas moins plusieurs niveaux de lecture : le public, à commencer par les enfants, y verront un « grand film d'aventure populaire » (Daniel Couvreur, *Le Soir*), alors que les tintinophiles garantis pur philes partiront, quant à eux, à la recherche de leur propre trésor : celui de leurs souvenirs d'enfance.

Pour autant, il serait réducteur d'analyser le film de Spielberg à la seule aune des albums d'Hergé. Le réalisateur, qui avait lancé le projet d'un film *Tintin* dès 1982, se retrouve aussi face à sa propre histoire. On pense surtout à la série des *Indiana Jones*, puisque c'est grâce aux *Aventuriers de l'arche perdue* que le cinéaste avait découvert Tintin, qu'il qualifie volontiers d'« Indiana Jones for kids ». Il ne s'est donc pas gêné d'y faire directement allusion, au détour d'une scène en side-car importée de *La Dernière Croisade*. Au-delà de ce *private joke*, la dimension de l'aventure à l'état pur qu'incarne Indiana Jones est omniprésente dans le film. Trop sans doute. Même si l'on admet sans réserve que Tintin symbolise le mouvement et le dynamisme, on regrettera l'absence de quelques respirations, tant dans le scénario que dans la mise en scène, lesquelles auraient donné davantage de relief à l'intrigue et d'humanité aux personnages : le spectateur, par moments, s'essouffle devant un tel enchaînement d'actions et de courses-poursuites. Dans la BD, l'entre-deux-cases, le temps accordé à la lecture des phylactères, la variation de la taille des vignettes ménagent *de facto* cet équilibre que le film ne parvient souvent pas à restituer. Hergé avait mis en garde les premiers adaptateurs américains de Tintin à l'écran, à la fin des années cinquante : « Si vous m'écoutez, le tempo de vos films *Tintin* sera moins heurté, plus paisible, même 'lent' pour des Américains. Et ce sera très bien ainsi, je vous l'assure². » Manifestement, Spielberg et ses scénaristes sont tombés dans l'écueil.

Mais ce défaut a son envers et révèle une vraie jubilation, un plaisir évident du cinéaste à faire évoluer ses personnages : on le surprend à s'amuser – il l'a confirmé à maintes reprises en interview –, comme le ferait

² Cité dans Philippe Lombard, *Tintin, Hergé et le cinéma*, Paris, Éditions Democratic Books, 2001, p. 45.

un enfant avec un jeu vidéo. Du coup, entraîné à son propre jeu, il verse parfois dans l'excès, que ce soit dans les scènes d'action, dans la surenchère d'images qui en mettent plein la vue ou dans les gags. L'humour d'Hergé est bien présent (notamment lorsqu'il est question du pickpocket) et les scènes d'animaux, très réussies, apportent une agréable note de fraîcheur. Mais le subtil comique hergéen dérive parfois vers l'imaginaire plus fantaisiste et absurde du *cartoon* : c'est le cas d'une séquence située dans le cockpit d'un hydravion, qui devient l'espace d'un instant un terrain de jeu en apesanteur digne de *On a marché sur la Lune* ! Ces résonances avec des formes de la culture populaire d'aujourd'hui – jeu vidéo ou dessin animé – ne sont pas un défaut en soi. Elles révèlent même des façons neuves et décomplexées de lire les albums, qui contiennent en germe ces différents aspects. Il n'empêche qu'elles déstabilisent le lecteur habitué à l'univers plus mesuré de Tintin. Quoi qu'il en soit, rares sont en définitive les véritables fautes de goût, ce qui rend les quelques-unes d'autant plus visibles. On déplorera ainsi une allusion scabreuse à propos d'un marin du *Karaboudjan*, très loin de l'esprit Tintin et d'autant plus malheureuse qu'elle est purement gratuite, ainsi qu'un improbable rot (!) du capitaine Haddock destiné à relancer l'hydravion avec des vapeurs d'alcool...

Sur le plan visuel, l'utilisation de la *performance capture* fait de la vision des *Aventures de Tintin* une aventure en soi. Une expérience fascinante, « à la fois très simple et très compliquée », comme dirait le capitaine Haddock : la technique adoptée par Spielberg et par son confrère Peter Jackson permet de rendre certaines séquences très proches des cases des albums tout en révélant un univers graphique totalement neuf : les personnages sont bien ceux que nous connaissons, caricaturaux, mais ils évoluent selon des codes que nous devons nous approprier, habitués que nous sommes soit au film *live* soit au dessin animé. Là, le spectateur est plongé dans une dimension nouvelle à mi-chemin entre la réalité et le dessin³, dans un entre-deux qu'il n'est pas si facile d'apprivoiser mais qui traduit à sa façon le « réalisme idéal » d'Hergé. Même si les mouvements et les expressions souffrent encore d'un manque de naturel, force est d'admirer, à travers leurs doubles numériques, la performance des acteurs, notamment celle d'Andy Serkis (capitaine Haddock), dont les accès de joie ou de colère sont tout à fait hergéens, et celle de Daniel Craig (Sakharine). Les Dupondt (Simon Pegg et Nick Frost), quant à eux, sont admirables de rondeur et de bêtise, et Jamie Bell, vif, entre bien dans le personnage de Tintin. Les fans de Gad Elmaleh resteront sur leur faim : Omar Ben Salaad, le personnage plutôt insipide qu'il incarne, demeure en arrière-plan – et il n'est de loin pas le plus réussi.

En sortant de la projection, on se dit que le pari est réussi pour Spielberg. En dépit des réserves que l'on a émises, le bilan est positif. Le réalisateur est parvenu à redonner vie aux personnages d'Hergé et à rendre au créateur belge un vrai coup de chapeau (melon), tout en offrant un film qui mérite pleinement son autonomie par rapport à l'album source. Mais une adaptation est aussi une mise à l'épreuve radicale, une exploration systématique et une réappropriation de l'œuvre originale, qui la pousse dans ses derniers retranchements et – je dirais même plus – au-delà d'elle-même. Pour le meilleur (souvent) et pour le pire (quelquefois). C'est ce qui déplaira aux puristes, c'est ce qui, selon nous, fait l'intérêt de ce *Secret de la Licorne* nouveau qui devrait séduire le public d'Europe avant de conquérir, espérons-le, celui d'Amérique.

Jean Rime, 21 octobre 2011

³ Entre parenthèses, cette « troisième dimension » ne doit rien à la 3D, peu exploitée, si ce n'est dans deux ou trois plans. Ce n'est pas elle, mais les cadrages choisis par Spielberg, qui mettent en valeur la bataille navale de « La Licorne » avec le bateau de Rackham le Rouge ou l'arrivée impressionnante au Maroc.